

inégalité accrues entre les citoyens. Les Québécois n'ont pas été à la hauteur de l'idéal de Rioux. Pour expliquer « le confort et l'indifférence » de ses compatriotes et ce qu'il considère comme le fourvoiement de toute la société québécoise, Rioux s'en tient à invoquer et à réinvoquer le « privilège du retard historique » et la « double ouverture » du Québec, deux concepts nébuleux qu'il néglige d'explicitier.

Écrit au fil de la plume, sans plan d'ensemble, sans charpente, sans progression, *Un peuple dans le siècle* n'est une réflexion ni sur la distance entre aujourd'hui et hier, ni sur le décalage entre une société et les projets qu'elle a pu se donner, ni sur le fossé qui sépare parfois la sociologie du social, ni sur l'authenticité d'un engagement de gauche qui ne sort pas de l'université. C'est plutôt le monologue plein de redites d'un homme occupé à ressasser complaisamment ses propres travaux, ses vieux jugements, ses souvenirs. Un homme qui préfère accuser toute une société d'amnésie et d'aveuglement plutôt que d'affronter le doute terrible qu'en quarante ans de sociologie critique (mais pas auto-critique), c'est lui, après tout, qui aurait peut-être mal vu. Le Québec des années cinquante, celui de l'automobile, d'Elvis Presley et de Borduas, Rioux a voulu le trouver à l'Île Verte et à Belle-Anse; dans les années soixante, il l'a cherché à Tunis et à Alger; dix ans plus tard, il rêvait d'importer la Suède; et voici qu'aujourd'hui, il fait du Québec un clone accentué de la Californie. *Un peuple dans le siècle* est un livre attristant. Non parce qu'un vieil homme y avoue n'avoir pas vu ses idéaux s'accomplir — n'est-ce pas là, après tout, le lot qui tous nous attend ? —, mais parce que le lecteur y côtoie un sociologue qui n'a pas suffisamment aimé ni estimé la société québécoise pour être capable de la saisir.

Lucia Ferretti
Université d'Ottawa

Aline Rousselle — *Croire et guérir. La foi en Gaule dans l'Antiquité tardive*. Paris, Fayard, 1990, 382 p.

Cette étude, consacrée à l'examen de processus du passage du paganisme au christianisme en Gaule, se distingue de ses prédécesseurs par un recours à la psychanalyse freudienne, augmentée d'un appui fourni par les travaux de Lacan. Insatisfaite des questionnements issus du marxisme ou du structuralisme, l'auteure s'efforce de sortir des sentiers habituels de l'histoire sociale — et même de l'approche anthropologique à la manière de Peter Brown — pour éviter d'en venir à penser ce problème historique en des termes politiques, inadaptés à ses yeux. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est d'arriver à saisir concrètement la naissance et la diffusion de pratiques et d'idées efficaces par l'ensemble d'une population, autrement qu'à travers les élaborations intellectuelles construites après coup par des élites. Pour y parvenir, elle doit d'abord poser et résoudre le problème d'une documentation inégale : débris archéologiques du côté païen, récits de miracles du côté chrétien.

En une quinzaine de chapitres relativement brefs se laisse reconnaître une démarche en deux temps. D'une part, nous ne pouvons plus retenir le zèle agressif de missionnaires chrétiens pour expliquer la disparition des lieux de culte païens, notamment les sanctuaires de l'eau, à la fin de l'Antiquité : il s'agit plutôt d'une désaffection progressive, qui a plus à voir avec une modification des relations ville/campagne et

religion/société. D'autre part, les formes prises par le culte des reliques et la dévotion aux saints ne sont pas un simple prolongement christianisé d'habitudes païennes, mais aussi leur subversion; de cette opération de transfert est sortie une nouvelle structure psychique à la fin du IV^e siècle. Le texte clé autour duquel pivote l'analyse est la biographie sulpicienne de saint Martin de Tours, premier saint guérisseur de la Gaule.

À sa manière, cet essai confirme une conclusion de plus en plus largement reçue chez les historiens des sociétés du haut Moyen Âge, à savoir l'absence de coupure nette entre une culture populaire et une culture savante : les membres de l'« élite » partagent avec les masses un ensemble de convictions et de comportements qui les mettent largement sur un même pied dans la civilisation de leur temps. Il ne s'agit pas davantage d'un clivage entre monde celtique et monde romain. Mais l'angle d'attaque choisi au départ — le sort des sanctuaires païens de l'eau —, explicable par la disponibilité des sources, demeure cependant étroit et partiel. Du côté du christianisme, outre l'étude des récits de miracles, d'autres voies sont praticables pour explorer le mouvement de passage du paganisme au christianisme : ainsi, la transposition des systèmes de valeurs, ou le cheminement des profils de carrière des leaders d'opinion, d'abord laïcs puis ecclésiastiques... L'auteure ne pouvait évidemment tout faire à la fois dans ce livre; nous avons tout de même regretté la brièveté de la conclusion, où nous aurions souhaité trouver une justification plus étoffée de la distance qu'elle prend par rapport aux idées d'Henri-Irénée Marrou sur la « nouvelle religiosité » du Bas-Empire.

D'importantes annexes, sous forme de tableaux et de cartes (non numérotées), fournissent une documentation abondante et bien ordonnée relativement aux 93 sanctuaires païens utiles pour cette étude grâce à la possibilité de dater leur abandon, provisoire ou définitif. Quelques imperfections subsistent toutefois dans ces récapitulatifs : carte de la page 319 — il n'y a pas accord parfait avec le texte de la page 39 ni avec les tableaux I et Ia; carte de la page 329 — souligner St-Aubin-sur-Gaillon; tableau V — ajouter la mention de Bayeux. Une bibliographie abondante révèle bien les orientations méthodologiques de l'entreprise; il conviendrait d'y ajouter les travaux classiques de Dieter Harmening sur la superstition (1979) et de Martin Heinzlmann sur le culte des reliques (1979).

Joseph-Claude Poulin
Université Laval

David Thoms — *War, Industry and Society: The Midlands, 1939-1945*. London and New York: Routledge, 1989. Pp. v, 197.

Professor Thom's monograph joins a number of other recent works which have analyzed Britain's industrial effort during World War II, its relative effectiveness and impact on society. But while earlier studies surveyed the national economy, this book focuses only on the Midlands and primarily on the Birmingham-Coventry axis. It is not a general economic and social history of this area, but "an investigation of selected themes within the particular context of the Midland region" (ix). In the process, it